

descendre des hauteurs du wagon. Colette, à son tour, avait sauté à terre et humait avec plaisir la brise de mer qui effleurait d'une bienfaisante caresse l'imperceptible brulure de ses joues colorées par la chaleur de ce jour d'été.

Le train s'ébranlait vers Houlgate. Mme Danestâl, volontiers tourmentée de petits soucis, interrogea, prise d'inquiétude :

— Vous êtes sûres, mes enfants, que nous n'avons rien oublié ? France, tu as bien regardé dans le compartiment ?

— Oui, mère. Vois toi-même, nos colis, nos innombrables colis ! sont autour de nous. Maintenant, allons retrouver nos valises pour gagner l'hôtel, où peut-être il fera frais.

Vive, fine comme une Tanagra, elle se détournait et, suivant le flot des voyageurs amenés par la saison commençante d'août, elle s'engagea sur la voie à franchir, de ce pas ailé, souple, des créatures très jeunes.

Derrière elle, plus lentes, soigneuses de leurs aises, Colette et sa mère traversaient aussi. Mme Danestâl trébuchant un peu sur l'acier des rails.

Tout de suite, le regard de France avait couru vers le large horizon de mer qu'elle apercevait enfin, miroitant et bien, par delà les vergers plantés de pommiers, les bouquets d'arbres des jardins, les toitures effilées des villas. Mais au passage, les larges prunelles—où la vie luisait ardente—s'arrêtèrent retenues par une silhouette masculine campée devant la porte de sortie des voyageurs. Et aussitôt un petit sourire où il y avait de la malice, avec un peu de dédain, souleva sa lèvre expressive. Elle murmura :

— Oh ! cette Colette !... Je comprends pourquoi elle a pris tant de soin de bien remettre son voile !